

Olivier ROBIN,

Sémiotique & Pastorale. Les incidences pastorales de la lecture sémiotique.
Sémiotique et Bible n°147, Septembre 2012.

Avant-propos

Diverses contributions paraissant dans Sémiotique & Bible montrent combien la sémiotique a les moyens d'éclairer efficacement l'action pastorale. Elle le peut en irriguant tout un secteur géographique par la constitution de groupes de lecture, comme c'est le cas par exemple en région Rhône-Alpes ou dans le diocèse de Bordeaux. Elle le peut également en soutenant le travail d'équipes pastorales en donnant à celles-ci des instruments destinés à lire les réalités humaines auxquelles elles s'adressent et à construire un dispositif ajusté pour y répondre (Anne Fortin). Elle y parvient encore en inspirant la pratique sacramentelle des pasteurs (Jean-Loup Ducasse) ou, plus largement, en offrant un accès à la Bible à tout lecteur de bonne volonté, bien au-delà des cercles restreints des universités. Une autre manière d'articuler lecture sémiotique et pastorale est proposée dans ce numéro par Olivier Robin à partir d'une expérience de lecture, vécue par un groupe de quatre couples, autour d'un texte de l'Évangile selon Saint Jean (Jn 2,1-11, l'épisode des Noces de Cana). L'auteur a choisi d'aborder la question en focalisant son attention sur l'acte de lecture lui-même ainsi que ses effets dans un groupe et pour les lecteurs le constituant. Ces effets, de fait, ne se limitent pas au plaisir qui peut être pris de la lecture ou à une connaissance renouvelée du texte parcouru. Lorsque la lecture est conduite à la manière d'un accompagnement, elle conduit les lecteurs jusqu'à un basculement en direction de décisions concrètes qui en sont l'accomplissement : alors, et alors seulement, la Parole peut prendre corps en s'inscrivant dans la chair du monde. A cette inscription se mesure la portée pastorale d'une lecture.

Chapeau ou liminaire

Pour rendre compte de la manière dont la sémiotique peut nourrir la pastorale, l'article qui suit choisit de porter son regard sur le chemin qu'accomplissent des lecteurs et le groupe auquel ils appartiennent en direction de décisions concrètes susceptibles de produire des effets repérables dans la vie familiale, professionnelle ou sociale des personnes. L'auteur ne propose pas aux lecteurs de *Sémiotique & Bible* l'étude d'un texte biblique, en l'occurrence celle de Jn 2, 1-11 qui a occupé deux séances du groupe qu'il a accompagné. Il propose plutôt une *lecture de cette lecture* : en suivant non seulement les découvertes du groupe mais également les divers mouvements le traversant et traversant ses lecteurs, il montre comment leur prise en compte et leur mise en paroles au sein du groupe les aide à mûrir et à se convertir en

l'exercice non volontariste de la volonté et de la liberté des sujets. En cela s'esquisse une des facettes d'un des vastes chantiers auxquels le CADIR commence à s'atteler : la constitution d'une « sémiotique des affections », qui serait comme l'équivalent d'une sémiotique des passions qui serait passée par le tamis de la sémiotique énonciative.

Introduction. Un cadre original de lecture

Le présent article s'appuie sur une expérience de lecture sémiotique vécue par un groupe de quatre familles, à la montagne, au cours de l'été 2012. Pendant que leurs enfants étaient pris en charge par une petite équipe de babysitters, huit adultes se sont retrouvés durant une semaine de vacances en consacrant, six après-midis de suite, plus de trois heures à se laisser travailler ensemble par la Parole¹. L'animation de la lecture était assurée par l'auteur du présent article. Le groupe avait déjà vécu une expérience semblable l'année précédente et avait acquis quelques notions de sémiotique énonciative. Les limites de cet article imposeront de ne relater que les deux premières séances dédiées à la lecture de Jn 2, 1-11 (les noces de Cana). Lors de chacune d'entre elles, entre une heure trente et deux heures de lecture effective étaient suivies d'un temps personnel destiné à identifier les « effets » de la lecture en chaque lecteur. Un partage en groupe clôturait l'après-midi au cours duquel chaque lecteur, librement et sans que cela ne donne lieu à débat, pouvait évoquer tel ou tel élément de sa relecture personnelle.

En suivant le chemin de lecture de ce groupe, les pages qui suivent observeront comment la lecture sémiotique, telle qu'envisagée au CADIR dans le cadre de la sémiotique énonciative, peut aider des lecteurs à visiter, puis affiner ou reconsidérer leurs propres positionnements dans la parole. Des conséquences peuvent être attendues sur deux plans : dans leur existence concrète et personnelle ; dans leurs activités familiales, professionnelles ou non professionnelles, notamment dans leur dimension éducative et/ou pastorale (en tant que parents, enseignants, acteurs en pastorale). Autrement dit, cet article voudrait explorer la charnière qui relie la lecture et l'action : quelles retombées, pour la vie concrète des personnes et leur engagement dans le monde, attendre d'une telle lecture ?

Seront donc évoquées les incidences « pastorales » de la lecture sémiotique, si à ce terme est accordé le sens très large d'une diffraction des effets de la « Parole » dans la « parole » des lecteurs et dans leurs engagements concrets : comment cette lecture contribue-t-elle à la mise en circulation d'une parole pour le monde, à partir de la Parole lue et entendue en groupe ? Se manifesterait de la sorte la force « évangélisatrice » de la Parole lorsqu'elle est accueillie, force qui la met irrémédiablement en circulation jusque dans la chair du monde, faisant de la lecture un lieu pastoral par excellence. Le parcours effectué ici ne cherchera donc pas à décrire des applications pastorales concrètes rendues possibles par la lecture sémiotique, mais plutôt les conditions d'un passage de la seconde aux premières. Une première partie, la plus ample, relatera une séquence précise dans le parcours de

¹ Par « Parole » sera désignée une énonciation originelle située à la racine de la « parole » échangée entre sujets humains et se manifestant au travers de cette dernière.

lecture du groupe évoqué plus haut ; une seconde, plus synthétique, formulera quelques propositions pour rendre compte de ce passage.

Première partie. La lecture

Première séance de lecture en groupe

Seuls quelques moments de la lecture opérée par le groupe, plus particulièrement significatifs pour notre propos, seront évoqués ici. Ils ne prétendent pas rendre compte de toute la richesse du parcours effectué par les lecteurs. Par ailleurs, l'objectif du présent article n'est pas de proposer une lecture sémiotique pleinement accomplie de Jn 2, 1-11. Les résultats auxquels le groupe a abouti, duquel l'animateur se sent solidaire, sont évidemment discutables et révisables, comme toute lecture. L'intérêt de cette lecture ne se situe pas sur ce plan, mais bien plutôt sur celui du chemin qu'elle a permis au groupe d'accomplir.

Mise en route : repères pour la lecture

Le premier après-midi, celui où démarre la lecture, constitue toujours une étape-clé. C'est le moment où sont données les indications méthodologiques nécessaires au bon déroulement du voyage. Cette année, l'animateur a choisi de se limiter à quelques points d'attention simples : 1. les figures de paroles présentes dans le texte, en particulier leur énonciation (la manière de les « dire » ou de les « entendre ») ; 2. Le tissage du texte, c'est-à-dire les échos et les contrastes entre les différentes scènes ou éléments textuels du récit, afin d'identifier des parcours figuratifs signifiants. L'animateur prend le temps d'annoncer aux lecteurs les sortes de déplacements qui les attendent, sans trop développer cependant : cela apparaîtra à mesure du chemin et, avec l'aide du texte lui-même, il sera possible d'apprendre ensemble à les nommer.

Néanmoins, pour les leur faire toucher du doigt et les aider à amorcer le voyage, l'animateur illustre son propos en revenant sur un petit événement advenu le matin même au sein du groupe. Un court temps de prière avait été proposé, voulu par les parents à destination des enfants, en souvenir de moments semblables que, l'an passé, les enfants avaient particulièrement appréciés. Ce matin-là, pourtant, une partie des enfants a rechigné à investir cet espace. L'animateur propose au groupe l'hypothèse suivante pour rendre compte de cette résistance inattendue : peut-être que, contrairement à ce que nous imaginions, avoir goût à la prière ou aux « choses de Dieu » n'est pas si spontané, surtout lorsqu'elles sont mises en concurrence avec d'autres propositions plus immédiatement satisfaisantes. En l'occurrence, la prière avait été organisée dans la salle réservée aux enfants et qu'ils avaient déjà investie de leurs jeux. Il aurait donc fallu que les enfants aient un désir déjà très puissant de prière pour accepter de lâcher leurs jeux, ce qui n'était pas encore le cas. Ainsi, conclut l'animateur, seul un désir déjà nourri permet de fournir l'effort nécessaire en vue de quitter une activité plaisante et en investir une autre moins immédiatement satisfaisante. De même, ajoute-t-il pour préparer les lecteurs à franchir le seuil, entrer dans la lecture sémiotique provoque un certain déplaisir au démarrage, devant la perspective des déplacements qu'elle va provoquer, mais les fruits obtenus sont souvent tels qu'ils alimentent le désir et incitent à avancer toujours davantage. Le

rappel de cette réalité humaine très simple mais profonde peut contribuer à affermir le courage des lecteurs.

Premiers repérages, premières résonances

La lecture est lancée. L'énonciation de Marie, dans le texte, frappe d'emblée : un constat au lieu d'une demande explicite. Le groupe y lit son étonnante confiance envers son fils : elle sait qu'il saura quoi faire. Elle ne s'en préoccupe pas et invite seulement les serviteurs à entrer dans une même confiance. Le groupe relève que Marie n'est jamais nommée mais seulement désignée comme « mère » par le texte, ou « femme » par Jésus. Une impressionnante relation entre une mère et son fils se dessine : la destinée de Jésus bascule à cet instant, parce que sa mère a cru en lui. La lecture du groupe, elle aussi, bascule. Composé de parents et donc, pour moitié, de mères de famille, le groupe ne peut que résonner à cette relation et les lecteurs commencent à soupçonner les structures profondes mises en résonance en eux. Le travail de la lecture dévoile ainsi très vite son terrain de jeu : non seulement une « connaissance » sur les textes lus, mais également et surtout une mise en « travail » de ces structures réveillées chez le lecteur, comme pour assouplir ces dernières, les affiner, les ajuster. Mais il est encore trop tôt pour expliciter ce travail opéré.

Le groupe élargit progressivement son regard et l'oriente sur l'ensemble des acteurs du récit. Il remarque que Jésus n'accomplit ni action ni déplacement. Il ne fait que parler : réponse à sa mère, consignes aux serviteurs. Pourtant, selon le point de vue des disciples, il accomplit un signe : en quoi consiste-t-il donc ? Voici que cette figure amorce une migration : questionnée par le groupe, vidée de son sens évident, elle témoignera des déplacements importants vécus par les lecteurs. D'autres figures suivront le même sort.

L'eau changée en vin en fait partie. La voix passive désigne un acteur tiers non manifesté. Nouveau basculement dans la lecture : que l'eau soit devenue vin n'apparaît qu'au moment où l'intendant la reçoit puis la désigne expressément, à la suite du texte, comme étant du vin et du vin « bon ». Le passage de « eau » à « vin » a bien lieu, objectivement, bien que jamais décrit ; mais, simultanément, la position subjective de l'intendant doit également être reconnue et respectée. Peu à peu, le groupe s'aperçoit que le « phénomène » déployé sous ses yeux par le texte est beaucoup plus subtil que prévu. Il ne s'agit pas d'une transformation « miraculeuse », c'est-à-dire magique, d'eau en vin. L'animateur fait alors remarquer au groupe le basculement que, à ce moment de sa lecture, le groupe effectue. La double dimension objective et subjective du passage de « eau » à « vin » commence à orienter le regard des lecteurs en direction du monde du « sens » plutôt que celui des réalités matérielles et concrètes. Dans un de ces moments d'intuition créative que vivent les groupes, un des lecteurs établit soudain un lien avec la présentation qui avait été faite plus haut par l'animateur : le texte semble dévoiler à ses lecteurs ces réalités qui, peu séduisantes au départ, alimentent le désir lorsqu'on les goûte, à la manière du vin pour l'intendant du récit. Le même poursuit : le véritable signe serait à reconnaître du côté de la force de la parole de Jésus. Et les lecteurs seraient justement en train de reconnaître, pour eux, ce signe, en goûtant eux-mêmes à la force de cette parole, grâce à leur lecture.

Celle-ci se poursuit. Il est remarqué que l'honneur du « miracle » en revient totalement au marié. Tout fonctionne de telle sorte que l'intendant n'ait aucune connaissance de l'intervention de Jésus. Pourtant, le texte s'achève sur l'indication de sa gloire reconnue pas les disciples qui semblent les seuls à reconnaître le signe. Ces remarques conduisent le groupe à prendre la mesure de deux espaces très différents construits par le texte, qui ne communiquent que par les serviteurs effectuant le passage de l'un à l'autre : celui où se situe Jésus et celui où se situe l'intendant.

La lecture du groupe s'achemine vers sa fin pour aujourd'hui. En à peine une heure et demie de lecture, même si les lecteurs ne le voient pas encore, le déplacement opéré est déjà considérable. Ils se sont investis sans réserve, prêts à tous les déplacements. Le foisonnement de leurs observations en est le fruit, au risque qu'ils en viennent à se sentir perdus. Déjà, pourtant, ils pressentent qu'une autre dimension se profile. L'animateur prend le temps, en guise de conclusion, de formuler au groupe cela même que, en tant qu'animateur, il éprouve et observe à la lecture de ces déplacements.

Premier temps de partage sur la lecture vécue

Autour de la question du signe

Le « miracle » relaté dans le récit interpelle beaucoup les lecteurs et provoque en eux des mouvements divers. Certains expriment un questionnement, voire un malaise ou un énervement surgissent face à ce qui accrédirait une lecture magique du récit. De l'eau devenue vin en court-circuitant l'ordre normal des choses fait l'effet d'une violence exercée vis-à-vis de la liberté des lecteurs. Insister sur la parole qui circule dans ce récit leur ouvre un autre horizon : au lieu d'imposer une évidence massive qui astreint à croire, le texte les invite à se situer face au signe, à adhérer librement à quelqu'un et à sa parole. Lire le manque de vin comme un manque vital de parole, caractéristique de l'humain, rend le texte parlant et le malaise se mue en plaisir de lecture. Le signe devient l'invitation à remplir les cœurs humains de parole afin que celle-ci soit portée ailleurs.

Ainsi, le récit nourrit le plaisir du lecteur lorsqu'il est lu à la manière d'une parabole : changer l'eau en vin, c'est donner goût à la vie. L'intendant goûte, et surpris voire stupéfait qu'un vin puisse être bon à ce point, en félicite le marié. Il ne comprend pas d'où cela provient, mais cette dégustation prend la valeur d'une révélation pour lui. Marie, elle, sait que le « vin » qui jaillit des paroles de Jésus goûte bon. C'est cela que les disciples voient : et ils croient. Jésus « remplit » le manque constaté au-delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer, en quantité et en qualité. Lorsque le lecteur déguste une aussi savoureuse logique de la parole, ses propres paroles ne se privent pas de l'exprimer.

Ces deux sortes de mouvements, malaise ou plaisir, conduisent les lecteurs du groupe vers le même monde, celui de la parole « bonne ». Mieux, ils traduisent que cette parole les a atteints à leur tour : le texte est devenu « parlant » et « bon » à entendre. Ils sont les témoins du chemin de liberté opéré en eux, qui les a incités à oser une lecture non conventionnelle et savoureuse de ce récit, plus apaisante et humanisante.

La « mère » de Jésus

La figure de Marie touche également beaucoup le groupe. Sa pédagogie permet aux serviteurs d'accueillir la parole de Jésus et de lui faire produire ses effets jusqu'auprès de l'intendant. Surtout, par sa confiance, elle ouvre à Jésus le chemin de son accomplissement et elle l'offre aux siens en vue de la vie. Elle accomplit à merveille ce que toutes les mères font en offrant leurs enfants au monde.

Déplacements et lectures « méta »

Ces quelques éléments partagés indiquent déjà combien les déplacements opérés par le groupe sont considérables ; une heure et demie de lecture ont suffi pour ouvrir de larges brèches dans les représentations spontanées que ces textes font naître ordinairement chez les lecteurs. Introduits dans le monde de la parole, ces derniers commencent à repérer des connivences avec leur propre chemin de lecteurs. L'animateur n'a quasiment pas eu besoin d'intervenir, se contentant de formuler quelques remarques méthodologiques, de souligner les découvertes effectuées par le groupe ou relever quelques-uns des mouvements le traversant.

Ce beau travail opéré par les lecteurs et en eux les ouvre alors à la lecture « méta » des effets produits par la mise en œuvre de la lecture sémiotique elle-même. Certains commencent à identifier avec clarté en eux le passage par ce moment de flou et d'incompréhension que provoque toute lecture à la vue de tout ce qui, dans le texte, échappe encore. D'autres, reconnaissant eux aussi ce passage que les sémioticiens nomment « suspension du sens », bien que toujours déroutés, ne sont plus déroutés de l'être. Ils goûtent désormais l'envie paradoxale de retrouver cette lecture où les observations et les hypothèses fusent même sans trouver encore d'aboutissement, au point d'éprouver de la frustration lorsque vient le moment de s'arrêter de lire. Cette familiarité avec l'inconnu du texte peut aller jusqu'à l'expression d'un plaisir ressenti à la perspective de lire ensemble, dans l'attente joyeuse d'accomplir à nouveau tout le chemin qui conduit à « se laisser faire dévoiler autre chose ». Des sentiments d'humilité ainsi que d'émerveillement surgissent alors au contact d'une parole devenue vivante. Même ceux pour qui de la clarté a déjà été donnée savent que celle-ci pourra s'évanouir dès le lendemain : lucidité sur la non-maîtrise qu'engage la lecture sémiotique, faisant écho au sentiment d'humilité exprimé plus haut.

Second temps de lecture

Le deuxième jour, afin d'aiguiser le regard des lecteurs et relancer leur lecture, l'animateur propose un découpage grossier du texte en distinguant, notamment sur une base actorielle, trois parties : les versets 1-8, 9-10 et 11. Quelques consignes simples sont ajoutées : rechercher ce qui pourrait constituer un axe commun reliant 1-8 à 11, sur le fond duquel pourront ensuite être observés des contrastes signifiants. Dans cette perspective, la scène centrale 9-10 fonctionnerait à la manière d'une charnière entre les deux. Resterait à se demander comment.

Figures d'accomplissement

De nouveau, le groupe lit avec entrain, les observations s'accumulent et des parcours figuratifs émergent. En particulier, il est proposé assez rapidement d'établir un fil reliant la figure de l'« heure » à celle de la gloire, en les considérant toutes

deux comme des figures d'accomplissement. Ce lien n'est pas évident pour tous, mais la discussion qui s'ensuit permet d'attirer l'attention du groupe sur la figure du « maintenant » du vin apporté, dégusté et qualifié de « bon » (« tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant »). Ce « maintenant » du goût éprouvé comme « bon » apparaît alors à son tour comme un accomplissement, celui de la trajectoire ou de la circulation de l'eau puisée par les serviteurs et que le texte indique être « devenue vin ».

Cette observation, nouveau tournant de la lecture du groupe, contribue à faire passer celle-ci du temps de la déconstruction à celui de la construction, ce que le groupe identifiera en fin de journée. Ouvrant le temps de l'accomplissement *pour le groupe* en train de lire, ce moment précis constituera son « maintenant », celui du « vin bon », qui ne peut cependant être qualifié comme tel qu'une fois goûté pleinement. En attendant, toutes les figures brassées jusque là trouvent une richesse et une profondeur nouvelles, le texte laisse soupçonner des reliefs surprenants, orientant le regard des lecteurs en direction d'un autre accomplissement encore, celui de Jésus la fin de l'Évangile : Croix et Résurrection comme configurations de l'« heure » et de la « gloire ».

La figure de l'intendant

Focalisant désormais leur attention sur les versets 9-10, les lecteurs reviennent sur la figure de l'intendant déjà mise en travail la veille, remarquant avec amusement combien le groupe avait beaucoup cherché à identifier le moment précis de la transformation de l'eau en vin, sans y parvenir. Il devient de plus en plus clair aux yeux de tous que le signe n'est pas à chercher là et que leur regard de lecteur est en train de subir un profond déplacement. La surprise de l'intendant est telle et manifestement tellement « bonne » qu'il ne peut la garder pour lui : sa parole jaillit, vers le marié, gratuite et sans aucune nécessité dans le déroulement du récit ou pour les actions qui s'y déroulent. Or c'est à l'intendant que Jésus destinait expressément le vin, et c'est bien lui qui réagit.

Cet intendant occupe décidément une position bien étrange : en tant qu'attentif aux questions d'organisation, n'aurait-il pas dû s'apercevoir lui-même du manque ? Et le vin n'aurait-il pas dû être destiné plutôt au marié ? La figure s'évide et s'épure, le savoir des lecteurs à propos de l'intendant s'efface. Il ne lui reste désormais plus qu'une seule fonction : celle d'authentifier que le vin est « bon », au-delà de ce qui est attendu, puis d'en aviser le marié sur le mode de la louange. Telle est son unique compétence dans le texte. L'inaccessible moment de la « transformation » perd ainsi tout son intérêt, au profit de la *réception* et de la *reconnaissance* du vin comme « bon ». *A partir* de cette reconnaissance, la lecture peut refluer sur les versets 1-8 et envisager la provenance de ce vin « bon » depuis le point de vue de son accomplissement. Cette provenance demeure cachée à l'intendant, mais pas au lecteur : ce que l'intendant accueille est une eau baignée de tout un monde de paroles, toutes celles qui avaient été relevées dans la lecture de la veille.

Structures et appropriation

Le groupe est désormais résolument passé du côté de la construction. Cela s'observe par les structures profondes qu'il parvient à identifier. C'est ainsi que des

liens d'homologies dont d'abord tissés avec l'Eucharistie. Par exemple, il est proposé de comparer l'intendant avec qui la préside ordinairement : son rôle n'est pas de gérer la logistique, mais d'authentifier la bonté d'un don venu d'ailleurs. Un autre parallèle est également établi avec la parole : le corps et le sang du Christ ne sont-ils pas du pain et du vin baignés dans tout un monde de paroles ? Il y a les paroles formulées au cours de *toute* la prière eucharistique, mais aussi celles, séculaires, dont cette même prière fait mémoire et qu'elle récapitule.

Ces effets d'échos atteignent peu à peu la réalité des lecteurs. « Ce qui fait que je peux croire, ce n'est pas d'avoir été fasciné par quelque chose de magique, mais l'effet de bon de la parole qui me parvient. » Ou encore : « Nous sommes tous dans des positions d'intendants jusqu'auxquels d'innombrables serviteurs ont fait circuler la Parole depuis les origines », le texte étant le plus éminent d'entre eux et leur relais. Voilà pourquoi insiste sur la connaissance, par les serviteurs, de l'origine de l'eau ; voilà pourquoi il insiste aussi sur son adresse comme si l'intendant disait, et chaque lecteur avec lui : « La parole de Jésus est venue jusqu'à moi de sa part. Le bon vin est encore là, il est toujours prêt à être servi depuis deux mille ans, et est encore servi à présent, au moment où je lis. »

Un nouveau lien est alors tissé avec l'introduction de la veille et la dialectique entre l'effort et la plaisir qui caractérise la lecture sémiotique. Et voici que le groupe commence à identifier cette logique dans l'ici et maintenant de son cheminement. Une figure du désir ne cesse de s'ouvrir en lisant : c'est toujours maintenant que le lecteur accueille le « bon », au-delà de tout ce qu'il a jamais goûté. A chaque instant, dans le présent de la lecture, survient encore un « bon » qui dépasse tous les vins déjà goûtés, c'est-à-dire toutes les expériences précédentes de lecture. Le désir s'ouvre sans cesse, toujours plus, toujours plus aigu. Et le groupe est en train de s'apercevoir que c'est exactement cela qu'il est en train de vivre.

La figure des disciples

Poursuivant sa lecture, le groupe revisite la figure des disciples, avec toute l'étrangeté qui lui avait déjà été reconnue. Il est possible désormais de l'enrichir par comparaison avec celle de l'intendant. Alors qu'à celui-ci rien n'est donné qui puisse le conduire à identifier Jésus ou le reconnaître à l'origine de ce qui vient de se passer, aux disciples cela est donné, au contraire. D'un côté comme de l'autre, une réaction répond à ce qui advient : l'intendant se met à parler, les disciples se mettent à croire. Mais alors que l'intendant s'adresse *au marié*, les disciples croient *en Jésus* ; et tandis que le premier réagit à ce qui lui est arrivé, les seconds réagissent à ce qui est arrivé à d'autres, ayant vu l'ensemble du processus. Ainsi, dans ce texte, les disciples apparaissent comme ceux qui croient à partir *des effets de parole observés, comme à distance, chez ceux qu'elle atteint*.

De nouveau, le groupe identifie des lignes de force sous-jacentes aux figures du texte ; il prend le temps de jouer avec. De la sorte, à leur façon, les lecteurs réagissent à partir de ce qui arrive à d'autres (ici, l'intendant), en observant l'ensemble de tout un processus. Les voilà placés dans une position homologue à celle des disciples, comme si la lecture les conduisait à le devenir : difficile de ne pas être impressionné par la force de contagion d'une parole capable ainsi de circuler très largement au-delà

de l'« ici et maintenant » de son point d'ignition. Par effet de dominos, de nouvelles questions surgissent dans le groupe : qu'est-ce que « transmettre la foi » ? Faut-il annoncer explicitement ou implicitement ? Peut-être s'agit-il de procéder à un ajustement de la parole à l'oreille de la personne, selon qu'il s'agisse d'un « intendant » ou de « disciples » ? Un tel ajustement réclamerait une capacité à bien discerner, c'est-à-dire à bien « entendre » la position de celui à qui la parole est adressée, ce que la parole de Jésus fait à merveille. Quant aux disciples, dans le texte, ils ne commenceront vraiment à parler qu'après la fin de tout le parcours de l'Évangile, quand aura disparu le risque de plaquer un savoir préconçu et que sera reconnu l'ensemble d'un processus dans toutes ses nuances et complexités.

La gloire de Dieu

Le travail de reconstruction avance à bon pas. La lecture revient cette fois sur la figure du marié qui subit le même processus de débrayage, perdant un premier contenu évident pour en accueillir un autre très différent. Le marié apparaît maintenant comme une pure adresse, celle que l'intendant trouve pour partager sans délai sa découverte au marié. Sans doute la meilleure adresse possible : n'est-il pas l'acteur le plus important de la noce ? Mais aussi, apparemment, celui qui s'avère disponible pour cela et apte à accueillir une parole de louange. Une lumière s'allume chez un lecteur : Dieu n'est-il pas celui auquel il est toujours possible de s'adresser lorsque l'on ne sait plus à qui s'adresser ? L'enthousiasme mis par la personne à exprimer cela laisse deviner l'éclairage qu'elle a pu en recevoir pour sa propre vie croyante. Poursuivant sur sa lancée, ce lecteur l'explicite en remarquant en outre que le marié/Dieu n'a rien demandé à Jésus. Tout est venu de sa mère et de la propre initiative de celle-ci. La conclusion qu'il en tire montre la force de la découverte pour lui : « Dieu ne me dicte pas ce que je dois faire. »

Le groupe s'empare de cette proposition et prolonge son geste d'élaboration : la gloire de Dieu ne consiste pas dans une puissance susceptible de régenter la vie de ses sujets à la manière d'un marionnettiste, pas plus qu'il n'est un magicien se jouant des lois de la nature. Sa « puissance » est ailleurs. Elle consiste en ce que chaque sujet humain soit en capacité d'initiatives libres et d'actions autonomes en vue du « bon ». Cette liberté-là a de la saveur, le groupe l'éprouve et l'exprime : il est bon de voir ainsi s'effriter des représentations de Dieu, souvent tenaces, qui peuvent empoisonner voire emprisonner les consciences.

Revenant vers le texte, le groupe remarque alors que la grande distance entre l'espace de la parole de Jésus et l'espace de l'intendant ne fait que mieux mettre en relief l'effacement de Jésus. Tout le mérite revient au marié, Jésus ne l'attire pas sur lui. Ainsi, la « gloire » que les disciples lui reconnaissent prend une dimension paradoxale : est reconnu en lui l'extraordinaire capacité de s'effacer au profit de la relation de liberté que chacun est appelé à construire avec Dieu. La gloire de Jésus, c'est la gloire de Dieu, et la gloire de Dieu n'est pas autre que la liberté de l'humain : magnifique circulation d'effacements afin que le sujet humain puisse vivre. Tout se passe alors comme si Marie, en tant que mère, avait déjà perçu la gloire cachée de son fils et s'était adressée à lui en pleine connaissance de cause. Il devient net aux

yeux des lecteurs qu'elle se situe déjà tout entière dans la contemplation du signe que les disciples ne verront, eux, qu'à la fin du texte.

Le temps de la lecture touche à sa fin et le groupe, assez naturellement, peut identifier le « maintenant » de ce qui lui est donné. Toutes les lumières qui lui ont été offertes au cours de l'après-midi ont fait de cette lecture, pour le groupe, un temps de noces qui régale les lecteurs/intendants, qui les établit dans une parole de louange, et qui... réjouit le marié. Dans une grande liberté, ils se sont risqués à lire pour le « bon ». Ils découvrent ainsi le parcours d'une parole qui, initiée dans un passé lointain, a pu les rejoindre malgré la distance géographique et temporelle, et les affecter. Ils observent l'ensemble d'un processus, grâce à des disciples qui, ayant vu eux-mêmes tout un processus de paroles faire signe, se sont mis un jour à parler, en position de serviteurs. Les lecteurs, observant donc cette sorte de processus au carré, peuvent ainsi, dans un ultime mouvement d'homologation, se reconnaître disciples à leur tour, entrer plus avant dans un croire à partir de la vue de la gloire paradoxale de Jésus. Ultime basculement, une lectrice en viendra à reconnaître ce profond retournement opéré en elle : elle croyait être disciple depuis toujours. Essayer de l'être, désormais, ne consistera plus seulement ni principalement à parler : mais plutôt à écouter la parole de Dieu dans les autres. Autrement dit, en écoutant la manière dont la Parole de Dieu produit l'effet de « bon » en eux.

Relecture et temps de partage

Les échanges plus libres qui caractérisent les temps de pause et les temps de partage font émerger des paroles fortes. Une lectrice qualifie la lecture sémiotique d'« expérience de pauvreté », à cause du décapage qu'elle provoque autour de représentations que les lecteurs charrient avec eux, et du sentiment de perte qu'elle suscite. Parallèlement est exprimé l'étonnement de retrouver des choses connues, de telle sorte que, pourtant, elles apparaissent comme totalement nouvelles. Le fruit de la lecture lui-même étonne et suscite l'admiration : le sentiment général est celui d'avoir abouti à un point d'arrivée commun à tous, mais tout en respectant le chemin propre parcouru par chaque lecteur. Là encore, ce qui se dégage rejoint ce dont parle le texte lui-même : l'ajustement de la parole à celui à qui elle est adressée, personnellement, mais selon un processus que tout le monde peut reconnaître ; la capacité de la parole, puis de sa lecture, d'opérer du neuf avec de l'ancien comme le débordement de la nouveauté d'un vin « bon » jailli d'une ritualité ancienne figurée par les jarres réservées aux ablutions des Juifs. Découvrir une telle connivence entre *ce dont* parle le texte ainsi que l'agencement de ses figures, et *l'expérience concrète de lecture* vécue par les lecteurs et par le groupe permet de comprendre pourquoi il est possible d'établir une telle distance avec la « réalité » dont parlerait le texte : plutôt qu'une histoire, le texte relate une « forme » de fonctionnement de la parole susceptible de se reproduire en tous lieux du temps et de l'espace. Une telle prise de distance et l'abondance de fruits que l'accueil humble de cette « forme » permet autorise, en effet, à parler de « pauvreté ».

Au groupe a été donné de vivre ce qu'il a lu, en recevant le « vin bon » gardé jusqu'au « maintenant » de cette parole venue le rejoindre. Dans son « maintenant » de lecture, il lui a été donné de reconnaître ce mécanisme de don et sa réception,

ouvrant le désir de pouvoir goûter toujours à nouveau et avec le même sentiment de fraîcheur de ce vin nouveau. Puis, une fois le temps du manque accepté, provoqué par un premier temps de déconstruction, le groupe a pu construire son propre discours, traduisant dans une parole mise en abyme d'elle-même, la beauté de ce qui lui était arrivé. Comme à des disciples.

Deuxième partie. De la lecture à la pastorale

Le parcours effectué jusqu'à présent relève du cadre classique de la lecture sémiotique en groupe et des lecteurs ou animateurs réguliers reconnaîtront sans peine ce qu'ils vivent eux-mêmes dans leur groupe. A une différence près, cependant : la place accordée à un temps personnel de relecture puis un temps de parole partagée en groupe à partir de cette relecture. Le franchissement de ce seuil marque le passage, selon la proposition que nous allons maintenant développer, en direction de la dimension pastorale. Celle-ci n'est ordinairement pas explicitement prise en charge dans les groupes de lecture, mais cela ne l'empêche nullement d'y affleurer. Simplement, elle est ordinairement laissée à la libre détermination des lecteurs, lorsqu'ils retournent chez eux.

Voici le défi que l'expérience ci-dessus relatée cherchait à relever : sans empiéter sur la liberté de décision des lecteurs, y avait-il moyen de conduire une lecture qui prépare justement le terrain de ces décisions personnelles ? Et voici la réponse qui s'est peu à peu imposée : oui, si la lecture éveille et cultive la liberté des lecteurs en les exposant à une Parole toujours imprévisible. C'est en cela, proposons-nous, qu'une lecture sémiotique irriguerait et féconderait le champ de la pastorale. Voire, plus radicalement, *serait* pastorale. Explicitons-le en quelques points.

Résonances et décisions

Lire l'entendre somatique des lecteurs et du groupe

Cela avait été suggéré aux lecteurs dès le démarrage, puis relevé et porté à la parole au fil des rencontres : lire la Parole de Dieu ne laisse pas indemne. Les déplacements qu'elle occasionne chez chaque lecteur et au sein du groupe provoquent les multiples prises de parole qui en témoignent. Or, bien avant qu'une parole soit livrée, le corps a déjà tressailli à l'écoute de la Parole, comme Jean dans le sein d'Elisabeth à l'écoute de la salutation de Marie. Des mouvements l'ont traversé, tellement multiples et foisonnants qu'il est habituellement très difficile de les nommer. Or ils représentent l'écho d'un désir puissant qui incite le lecteur à se tourner toujours davantage vers la Parole ainsi qu'à la faire résonner autour de lui. En cela ils constituent l'amorce de toute prise de décision, expression condensée de la liberté du sujet.

C'est ici que prennent place le temps personnel puis le temps de « partage » qui ponctuent la lecture. Ils n'en sont pas la suite, ni le souvenir. Ils n'ouvrent pas non plus le débat sur la validité des « résultats » obtenus. Ils offrent aux lecteurs l'espace d'une parole afin de tenter de nommer les « effets de lecture » opérés en eux et pour eux, lesquels représentent justement les résonances, dans leurs corps, de la Parole. Ils se situent dans un lieu auquel l'intelligence réflexive n'accède pas directement,

excédant la claire vision qu'un sujet peut en avoir. Ils se rapprochent bien plutôt du monde des « motions » ignaciennes, ou des « affections » salésiennes, ainsi qu'une « sémiotique des affections » en cours d'élaboration commence à l'explicitier. Ces « affections », mouvements intérieurs d'abord chaotiques et que la parole a pour vocation d'ordonner², peuvent être accueillis comme un texte à lire dans lequel se glisse le Dieu de liberté dont parlent les Ecritures. Mais elles ne peuvent s'exprimer qu'avec l'aide des « moyens du bord » : soit à partir de ce que les lecteurs « ressentent », soit à partir de ce qui, du texte, les a marqués, soit à partir des homologues établies en direction d'autres réalités de leur existence, soit encore en établissant des liens avec ce que « vivent » les acteurs du texte. Les lecteurs sont ainsi explicitement invités à se positionner dans une lecture méta de ce qui leur est arrivé durant la lecture, nouvelle lecture dont le texte est constitué des mouvements qui les ont traversés. Effectuer ce travail d'explicitation conduit non seulement à repérer des affections, mais également leur élan, leur flèche, leur orientation : selon l'anthropologie des affections qui sous-tend les recherches sémiotiques actuelles, ces affections sont ordonnées à la détermination d'un vouloir-faire affermi, seuil des décisions libres à venir. La Parole fait ainsi fructifier le désir en actes et paroles concrets grâce auxquels des sujets bâtissent un monde et orientent son histoire. En cela, une lecture irrigue la dimension « pastorale » de l'existence des lecteurs, quelques soient les activités qu'ils choisissent d'investir.

De la lecture à la décision

Il n'est pas question d'indiquer ici, de façon plus concrète, les « applications » pastorales possibles. Laissons à la liberté des lecteurs et à leur écoute de la Parole le soin d'inventer par eux-mêmes les réponses aux défis rencontrés. En revanche, il est possible de se demander comment, grâce à la lecture, ils deviendront ces acteurs libres, capables de décisions audacieuses, désireux de se rendre serviteurs de la Parole afin que celle-ci continue de circuler à destination de nouveaux intendants, puis que ceux-ci puissent, à leur tour, goûter un vin « bon » encore jamais goûté.

Ainsi que cela vient d'être suggéré, la lecture n'en reste pas à la construction d'une interprétation plaisante et satisfaisante pour l'esprit. Elle ouvre toutes grandes les portes des mouvements intérieurs, stimulés par le « bon » que la Parole fait *goûter* avant de faire *connaître* ; ou, plus justement : que la Parole fait goûter à partir de ce qu'elle fait connaître. Si la « beauté » d'un texte tient à la lumière qu'il procure à l'esprit, son « goût », sa « bonté » oriente plutôt du côté des affections qui meuvent la volonté (le vouloir-faire sémiotique). Ce n'est pas d'avoir « compris » un texte qui rendra les lecteurs engagés dans leurs champs de pastorale, mais de l'avoir « goûté », ce qui ne se situe pas au même « endroit » dans le sujet. La charnière entre la lecture et la pastorale se situe dans les corps des lecteurs plutôt que dans leur tête. Qu'une lecture paraisse inachevée ne revêt ainsi aucun caractère de gravité. Elle l'est nécessairement puisque les textes constituent de véritables abîmes, dévoilant des paysages perpétuellement autres à chaque lecture, faisant goûter un vin « bon » à chaque nouvelle dégustation.

² Les parents en savent quelque chose lorsqu'ils apprennent, patiemment, à leurs enfants à maîtriser certaines de leurs réactions les plus impulsives et spontanées. En cela ils les aident ni plus ni moins qu'à grandir en liberté.

De fait, il est connu des groupes de lecture sémiotique que les lecteurs retiennent en général fort mal ce qu'ils ont *lu* lors d'une séance précédente, mais beaucoup plus aisément ce qu'ils ont « *vécu* », c'est-à-dire *comment* ils ont lu : voici où se greffe l'énonciation, à la charnière du corps et des énoncés que celui-ci formule en suite des affections reconnues. La mémoire du corps, là où celles-ci se gravent, s'avère la plupart du temps bien plus fiable que la mémoire notionnelle. C'est dans le corps, en effet, que s'« éprouvent » les blessures occasionnées par les rencontres lorsque celles-ci dérangent les repères et descendent les représentations que chacun se construit en vue d'ordonner son monde et pouvoir s'y mouvoir en sécurité. Lorsque la Parole fait irruption dans ce monde organisé, elle fait office de rencontre d'un Autre dont la « volonté » n'est pas autre que la liberté des sujets. Elle « blesse » le sujet par un jeu de déconstruction/reconstruction dont les affections sont la trace. Or n'est-il pas vrai que la liberté donne le vertige ? Elle place en effet chacun en ce point de risque maximum où une décision vraie ne peut être prise que dans la solitude radicale, à distance de toutes les assurances possibles. C'est alors, et à ce prix, que s'ouvre le champ de ce que, dans cet article, nous désignons par « pastorale ». Celle-ci exprime le paradoxe d'une rencontre qui rend libre et d'une liberté qui ouvre à la relation.

En apprenant à nommer les mouvements qui les traversent, les lecteurs se découvrent ainsi, progressivement, lieux d'une rencontre intérieure indicible qui, sans jamais attenter à leur liberté mais au contraire en l'alimentant, les conduit vers des décisions qui construisent le monde. Marquées de la même audace que celle de la « mère » de Jésus, elles viendront comme le fruit de leur écoute du monde et de leurs contemporains. Elles auront su répondre à leurs manques de parole, puis se faire auprès d'eux les relais de la Parole. Lorsqu'elle aboutit à de tels fruits, la lecture n'oriente pas seulement les lecteurs en direction du champ « pastoral » : elle se fait elle-même « pastorale ».

Deux fruits savoureux

Nous n'achèverons cependant pas cet article sans mentionner deux fruits inattendus de la semaine de lecture conduite dans l'esprit qui a été décrit. L'un revient sur le petit événement auquel il avait été fait allusion au début de ce parcours et qui concernait la proposition de prière formulée à destination des enfants. L'autre, également inattendu au départ, concerne la relecture que, pour son propre compte, l'animateur de cette lecture a pu élaborer pour lui-même.

Une anecdote qui éclaire. Parents et enfants

Notre lecteur se souvient de l'allusion qui avait faite à la réaction que des enfants avaient eue vis-à-vis du temps de prière proposé par leurs parents, puis à la lecture qui en avait été proposée par l'animateur à ces mêmes parents. Il ne pouvait s'agir, comme pour toute lecture, que d'une hypothèse exploratoire nécessairement revisitée et validée par l'expérience. A la suite de cet épisode, toute l'équipe des adultes, animateur compris, s'est questionnée sur les ajustements à envisager. La première décision a consisté à retrouver le cadre d'un petit oratoire où le groupe avait pris l'habitude de se rendre l'année précédente. L'avantage des deux cents mètres qui le

séparait du chalet où se tenait la session résidait dans le déplacement qu'il imposait d'accomplir et, partant, à la distance prise d'avec toutes les occupations ordinaires : une manière de limiter les risques, pour les enfants, d'être capturés par d'autres centres d'intérêt plus immédiatement alléchants.

L'amélioration apportée, sensible, puisque les enfants venaient désormais avec un peu moins de résistances, n'étaient pourtant pas suffisante pour susciter un véritable investissement de leur part. C'est en réalité par les enfants eux-mêmes qu'une « solution » s'est offerte : le jour où un des plus âgés d'entre eux a émis le souhait de reprendre une chanson qu'il affectionnait particulièrement. Tout a basculé car, du coup, c'est autour de lui que la prière s'est vécue : les chants étaient ceux qu'il avait proposés, le texte lu avait été choisi avec son accord, et jusqu'à la présentation du temps de prière au groupe a été conduite avec sa complicité. Et ce temps de prière a sans doute été un des plus réussis de tous.

L'important n'était pas ici la prière proprement dite, mais le fait que les adultes, à commencer par l'animateur, aient accepté de se mettre à l'écoute des enfants, non seulement à travers leurs mots, mais surtout (ce qui est particulièrement important au vu de leur âge) à travers les mouvements qui les traversaient (comme la colère, ou le refus, ou la mauvaise volonté) et que leur corps exprimait sans ambages. Une telle écoute a permis de ne pas réagir à ce qui aurait pu éventuellement ressembler à des caprices, mais à une aspiration profonde à devenir acteurs libres d'une relation avec un Autre. Un discernement entre deux types de mouvements était à opérer. En cela, les adultes du groupe se sont simplement rendus serviteurs d'une Parole dans le souci que les enfants puissent être situés comme des intendants touchés par le goût inoubliable d'un vin « bon ».

L'expérience s'avérait significative pour des parents – que l'on pouvait difficilement soupçonner de laxisme en matière d'éducation –, très soucieux chacun à sa façon de réfléchir sur les conditions de parole à instaurer entre parents et enfants afin que ces derniers soient vraiment écoutés et entendus. L'enjeu consistait à ce qu'une parole leur soit ouverte pour exprimer, dans leur langage à eux, les « mouvements intérieurs profonds » les traversant et témoignant d'un chemin de vie. Les échos n'ont pas manqué de surgir avec les questions posées, au cours de la lecture, autour de la « transmission » de la foi. Comme n'ont pas manqué d'être évoquées des situations éducatives professionnelles, vécues par certains des adultes présents, parfois violentes, qui prenaient une autre allure à partir de tout ce qui avait été lu et vécu. Et si la « pastorale » commençait là, précisément ?

Le parcours de l'animateur

L'animateur n'est bien entendu pas en reste et subit, lui aussi, d'importants déplacements au cours d'un tel voyage. Lui aussi est traversé d'importants mouvements qui témoignent de son « exposition » à la Parole. A lui aussi il revient, par un travail spécifique, d'élucider ces mouvements en les portant à la parole, afin de se rendre lui-même serviteur et apte à permettre la circulation d'une Parole qu'il sait « bonne » : depuis l'espace textuel où elle peut être puisée comme l'eau dans les jarres, jusqu'à des lecteurs situés dans un espace autre soudain mis en contact avec le premier.

L'animateur se trouve alors dans la position de constater que l'eau a été puisée puis le vin goûté et reconnu comme bon. Il n'est pas directement le lecteur du texte, même s'il a pu, occasionnellement, apporter sa contribution. Mais il est à distance, comme les disciples, et observe tout le processus. A son niveau également, et à son tour, à la suite de ce qui s'est passé pour les lecteurs du groupe, il est atteint par la Parole au point d'en adresser une louange au marié. Cette Parole lui provient non seulement par la médiation du texte, mais aussi par les paroles des lecteurs et les affections qu'elles trahissent, notamment au moment des temps de partage. Les disciples, eux, ont vu ce qui pourrait s'apparenter à un texte : tout le processus de paroles initié par Marie et jusqu'à l'accueil par l'intendant. Les lecteurs, à leur tour, disposaient d'un texte, différent du premier : le texte racontant la lecture faite, par les disciples, du texte qu'ils ont vu. Quant à l'animateur il dispose, de son côté, lui aussi d'un texte, bien qu'encore très différent : celui des lecteurs eux-mêmes lisant les textes emboîtés désignés à l'instant. A l'animateur revient la chance de voir combien le « méta-texte » offert aux lecteurs peut être dégusté et estimé « bon » par eux.

Contemplant cela il peut, en tant qu'animateur et donc « présidant » à la conduite de la lecture, authentifier que cette lecture a été « bonne » pour les lecteurs en tant que l'ensemble du processus s'avère savoureux et apte à permettre de reconnaître la « gloire » de Jésus. En tant que « président », il lui revient de reconnaître, à son échelle, un don venu d'ailleurs, par les effets dans des corps.

Mais par ailleurs, en tant que sémioticien, de même que la « mère » de Jésus, il est celui qui, clairvoyant sur le manque et le désir de Parole qui règne dans les cœurs humains, s'adresse aux lecteurs en leur disant : « Faites tout ce que le texte vous dira. » Dans ce sens, la sémiotique est la modalité de lecture qui équivaut aux consignes données par Jésus : remplir les jarres pour les ablutions, puiser et porter sont autant de mouvements qui décrivent le cheminement par lequel les figures du texte, ancrées dans l'ancienneté de ce qu'elles contiennent, sont reconfigurées dans du nouveau vin. Tout cela convie l'animateur à un chemin d'humilité qui le rapproche de celui de Jésus : la gloire de l'animateur ne tient pas à la réussite de son animation, mais au fait que les lecteurs ont pu, à la fin de leur lecture, se tourner vers le « marié » pour le louer.

En cela l'animateur, à sa façon, rejoint le champ pastoral, en faisant de son animation le moment où l'eau est remplie à pleines jarres et puisée à pleins vases pour qu'elle puisse circuler et atteindre les intendants disposés à la goûter. A sa place et en restant strictement à sa place, il contribue à faire en sorte que la Parole puisse circuler jusqu'aux « extrémités de la terre ». En cela, l'animation d'une lecture sémiotique devient à son tour « pastorale », lieu où les infimes décisions de parole de l'animateur construisent, s'il parvient à les ajuster, un « corps de parole », celui d'un groupe de lecteurs.